

Stéphane Bauzac

Alpiniste.

Entretien réalisé le 7 octobre 2004 à son domicile, Chapareillan (proche Chambéry).

Christophe Schaeffer : ¹

Le notion de « séparation » est-elle employée en montagne ?

Si non, est-ce qu'on emploie d'autres notions qui pourraient lui correspondre ?

Stéphane Bauzac :

D'abord, je voudrais faire une toute petite parenthèse.

¹ Cet entretien avec Stéphane Bauzac est indissociable de celui réalisé avec Leslie Fucsko (qui vient juste après). La singularité de ces entretiens tient au fait que ces deux personnes se connaissent très bien, notamment pour avoir fait plusieurs expéditions (« expé ») ensemble, dont une mémorable au Chili. L'histoire de notre rencontre fut spécialement étonnante, car quand j'ai cherché à joindre des alpinistes pour le projet, je n'avais pas souhaité particulièrement joindre les membres d'une même expédition. Mais il s'avère (et il est vrai que le hasard fait bien les choses) que ces deux personnes ont été les seules à me répondre sans savoir que l'une et l'autre avaient été contactées. Après plusieurs mails pour tenter de les convaincre sur la nature du projet, je suis finalement allé les rencontrer chez eux, dans la région de l'Isère. J'ai d'abord vu Stéphane Bauzac avec lequel j'ai passé la soirée pour réaliser cet entretien. Très gentiment, il m'a invité à dormir chez lui et le lendemain, j'ai rencontré Leslie Fucsko à Grenoble, à une heure de train de chez Stéphane.

Ces rencontres ont été vraiment extraordinaires pour moi, car d'une part, je me suis retrouvé loin de mes bases habituelles, face à des personnalités extrêmement fortes. Il a fallu que je gagne leur confiance pour qu'elles acceptent de se livrer : la montagne rend humble mais aussi un peu sauvage... D'autre part, et sans le savoir au départ, j'ai eu l'immense chance et privilège de pouvoir recueillir leur témoignage sur une expédition au Chili qui fut aussi importante que difficile. C'est en rencontrant Leslie, le lendemain, après Stéphane, que je me suis aperçu que cette expédition avait été vécue très différemment par les deux hommes au point même où leurs relations, aujourd'hui, devaient quelque peu en pâtir. Une autre histoire de *séparation*...

Mais si moi-même je parle parfois de montagne, je pense qu'au fond, il vaudrait mieux parler d'alpinisme au sens où ceux qui pratiquent l'alpinisme sont des grimpeurs. Cette pratique n'est pas contemplative. C'est une pratique qui établit avec la montagne un rapport qui peut-être d'une grande violence. A ce titre, elle se rapproche peut-être de la voile dès que cette pratique prend une certaine ampleur comme, par exemple, le fait de traverser des océans. Cette nature à laquelle on se confronte est violente et il n'est pas neutre de s'y confronter.

Maintenant, est-ce qu'on emploie la notion de « *séparation* » ?

Non. Par contre, il y a une notion qu'on utilise beaucoup en alpinisme et qui pourrait y renvoyer, c'est la notion d'« engagement ». Cette notion fait partie de la vie de l'alpiniste. C'est le fait de s'engager dans une voie, dans un itinéraire où il sera difficile et compliqué de redescendre. Si je vais gravir une paroi de 200 mètres en Chartreuse, à côté de chez moi, je serai moins engagé que si, en hiver, je vais escalader dans la face nord des grandes Jorasses une voie de 1000 mètres. L'engagement se passe à ce niveau. Dès qu'on pratique un petit peu l'alpinisme, on se rend compte de ce que veut dire cette notion au sens où si les choses tournent mal, la question est de savoir ce que je fais : Est-ce que je redescends facilement ? Est-ce que je fais un, deux, trois rappels et puis tout est fini, je rentre chez moi, ou alors est-ce que c'est quelque chose de très compliqué sachant que dans ce cas de figure je ne peux compter que sur moi-même ? Derrière la notion d'engagement, il y a évidemment celle de « secours ». Aujourd'hui dans les Alpes, on pratique un alpinisme considérablement moins engagé que nos prédécesseurs. Très concrètement, il y a eu un avant et un après l'hélicoptère (depuis les années 60). Sauf s'il fait vraiment très mauvais, ou dans des coins épouvantablement tordus, l'hélicoptère change quand même la règle du jeu...

Donc l'engagement, c'est une notion qui pourrait correspondre à la *séparation* dans l'idée de « couper les ponts ». L'engagement, c'est vraiment le fait de s'immerger dans un monde dangereux, une nature très dure, pas forcément accueillante, en sachant que les portes derrière toi peuvent se fermer. Et tu as vraiment des degrés d'engagement. Concrètement, qu'est-ce qui peut se passer si je vais escalader une petite paroi la journée dimanche en Chartreuse ? Je me fais mal, je me blesse, j'ai une cheville cassée... Il y a des promeneurs sur le sentier, et même si

je n'ai pas de portable, quelqu'un peut prévenir, et le soir je suis à l'hôpital de Grenoble bien soigné. Ce qui ne veut pas dire que je ne prends pas de risque, je peux effectivement me tuer, mais par contre en cas d'imprévu, je peux compter sur une aide extérieure. Dans un engagement important, en cas d'imprévu, je ne peux compter que sur moi-même, et sortir de la situation de danger pour revenir à la situation sécurisée peut devenir alors très compliqué.

Aujourd'hui pour retrouver un engagement important, il faut aller à l'étranger, dans des pays où il n'y a pas de secours structurés, pas d'hélicoptères, avec des conditions techniques minimum où tu ne peux compter que sur toi-même.

En 2001, avec Leslie Fucsko et Gabor Babcsan, on est partis au Chili, en Patagonie, pour ouvrir une voie. L'expédition a duré cinq semaines. C'est un pays où la pratique de l'alpinisme n'est pas très développée, donc tu te retrouves isolé au beau milieu d'une nature hostile, sur des parois très verticales, et si jamais tu as un accident, tu sais que les Chiliens ne viendront pas te chercher...

Pourquoi le Chili ? Pourquoi ouvrir une voie ?

En fait, dans l'alpinisme, cette notion d'« ouvrir des voies » est très importante. Elle concerne des alpinistes d'un certain niveau, mais quand tu progresses, tu aspiras à cette découverte, même si aujourd'hui, il n'existe plus de montagnes inviolées sur la terre. Cet âge d'or est derrière nous... Peut-être quelques pics en chine. Mais on peut tout de même trouver des parois qui n'ont pas été gravies.

Le fait d'ouvrir une voie a quelque chose d'artistique et de créatif. Quand on fait une voie que quelqu'un a déjà gravi, on utilise le terme de *répéter*. Il y a des voies qui deviennent extrêmement classiques, qui ont été gravies des milliers de fois. On se trouve dans les pas de son prédécesseur. Mais quand on ouvre une voie, au contraire, il faut *créer*, chercher le passage, passer où l'on veut et où l'on peut... Tout est à inventer, et on ne sait pas ce qu'on va trouver. Il est encore possible d'ouvrir des voies dans les Alpes, mais c'est plus limité, car l'alpinisme dans les Alpes remonte au XIXe siècle. Mais bon, on accommode les restes... (*rires*). Aujourd'hui, c'est plus intéressant d'aller dans des pays un peu plus lointains et isolés, comme par exemple dans l'Himalaya, car,

automatiquement, moins de gens y sont allés. Le terrain est beaucoup plus vierge.

En Patagonie, les montagnes sont très belles. Elles ressemblent à celles des Alpes telles qu'on aurait pu peut-être les connaître dans les années 30. Ce sont des montagnes pas très hautes, entre 2000 et 3000 mètres, très modestes, mais la nature est d'une âpreté incroyable. La Patagonie, c'est connu pour le détroit de Magellan, le Cap Horn, et pour ces vents peut-être les plus violents de la terre. Je me rappelle du camp qui se trouvait au pied de la parois, à peine à 2000 mètres, il n'y avait plus une herbe. Vraiment, une grande âpreté...

Tu peux revenir sur l'expédition en elle-même ? Qu'est-ce qu'elle évoque en terme de séparation ?

Nous étions trois. Deux hongrois et moi, donc deux langues. En réalité trois, puisqu'on avait tendance à parler anglais. On est partis pour un mois. Moi, je pars de France, et déjà sans parler de montagne, il y a là vraiment une *séparation*. Tu dis au revoir à des proches à l'aéroport en sachant que tu pars dans un pays où tu ne pourras pas donner de nouvelles et où personne ne pourra te joindre. Chose extraordinaire de nos jours.

Le projet était d'ouvrir une voie sur une montagne qui s'appelle le *Jéro Mascara* qui est un pic, un peu comme le Dru. Pendant quatre semaines, toute notre énergie s'est consacrée à réaliser ce projet. Mais tout ça se fait progressivement. D'abord, il y a eu la préparation matérielle, toute la partie logistique. Quatre semaines, c'est long ! On a beaucoup d'affaires : le matériel pour grimper, les tentes, la nourriture, etc., en tout 225 kilos de matériels qu'on se répartissait à trois. Il faut commencer par installer ce que toutes les « expé » appellent un camp de base, c'est-à-dire un premier endroit pas trop haut et si possible un peu hospitalier pour pouvoir se poser. Après cette installation, il faut aller voir comment se présente la parois, donc monter plus haut dans la montagne à travers la vallée. A ce niveau, il n'y a plus de sentier pour se rapprocher de la parois et acheminer le matériel d'escalade, les vivres, les tentes, tout ce qui faut pour être à pied d'œuvre. Se rapprocher demande du temps et casse pas mal le dos ! C'est ici au pied de la parois

que l'on dresse un deuxième camp et c'est seulement à partir de là que l'on commence à grimper.

Cette paroi faisait un peu plus de 800 mètres. La technique que l'on a employée au début était assez classique. Quand on grimpe, on est en cordée et entre le premier et le second il y a environ cinquante mètres : c'est la longueur de la corde. L'ascension se compte en longueurs de corde, sachant qu'en général, les cinquante mètres ne sont pas totalement utilisées. Donc le premier grimpe, s'arrête, fait monter le deuxième, et repart. Les têtes de cordée, c'est très dissymétrique : tu grimpes en tête et puis tu grimpes en second. Celui qui grimpe en tête porte une bonne partie du poids de la pression psychologique et des risques, parce que c'est lui qui met les pitons. S'il tombe, la corde le retiendra jusqu'au piton d'avant. En second, tu suis le mouvement, mais ça ne veut pas dire que ce n'est pas difficile !

Au début, on ne progressait pas vite, deux longueurs de corde par jour... La technique, c'est de laisser des cordes sur lesquelles il est possible de remonter facilement le lendemain. Par rapport à la notion d'engagement dont je parlais tout à l'heure, il y a là quelque chose d'important, à savoir que tu pars le matin pour redescendre le soir sur quelque chose qui est plat, la terre ferme. En plus, tu as tes cordes derrière toi, c'est comme une sorte de cordon ombilical qui te relie au sol. Mais cette technique trouve sa limite, car même en supposant que tu aies suffisamment de cordes pour en mettre sur toute la paroi, tu finis par passer tellement de temps à remonter le matin et à redescendre le soir que tu n'as plus de temps utile pour grimper. Donc, à un moment donné, tu pars dans la paroi avec arme et bagage, et là tu coupes le cordon, c'est-à-dire que tu fais ta longueur de corde, le deuxième monte, tu hisses tout le matériel, et puis après, tu ne laisses plus rien. Là, il y a vraiment quelque chose de l'ordre de la *séparation*... C'est vrai que le matin quand tu te réveilles en te disant : « Ca y est, on part dans la paroi pour aller au sommet et on ne va plus redescendre jusqu'à la fin ! », c'est une sacré coupure.

Sur cette paroi, en cordée, on avait fait 1/3, il restait donc 2/3 sans possibilité de retourner sur le sol ferme. Et là, on est resté neuf jours à progresser vers le sommet...

Et durant les neuf jours, qu'est-ce qui se passe dans la tête par rapport au fait de ne plus être relié à ce cordon ombilical ? J'imagine que c'est absolument différent du point de vue du vécu de la séparation...

Oui. Déjà par opposition quand tu redescends sur le plat, le relâchement est énorme. L'être humain est quand même fait pour vivre sur un terrain horizontal... Même si on a énormément l'habitude, vivre 24h/24 dans un monde vertical, c'est quand même quelque chose en arrière plan qui consomme beaucoup d'énergie psychiquement. Tout devient extrêmement compliqué, la moindre chose demande un effort considérable.

C'est effectivement une *séparation*, parce que quand tu es au sol, tu peux te déplacer comme tu veux, tu n'es accroché à rien. A partir du moment où tu grimpes, où tu es en parois, c'est fini, tu es toujours accroché à quelque chose, accroché à une corde, à un piton. Tu t'immerges dans un monde qui n'a plus rien à voir avec celui de l'horizontal.

Dès qu'on quitte le sol et dépassé 10m, il faut faire attention à tout. C'est un peu comme un marin sur son bateau, il ne faut pas qu'il tombe à l'eau sinon, c'est fini. C'est comme si on se trouvait au-dessus d'une piscine où des requins attendent en dessous. Ils sont là te guetter.

Pour moi la pratique de l'alpinisme est indissociable de la peur. Il faut le reconnaître, mais je pense que c'est la même chose pour tout le monde. (*silence*) C'est très difficile, parce qu'on est poussé par des forces contradictoires, avoir envie de ne pas ou de ne plus y aller, et avoir envie de continuer... Tu n'as pas forcément peur dans l'action. La peur, c'est beaucoup plus la veille d'une ascension, tu es dans la tente, tu ne dors pas. C'est une pression terrible ! Il n'y a pas besoin d'aller au Chili pour vivre ça, mais c'est beaucoup plus fort ici parce que c'est plus long, et l'environnement est beaucoup plus sauvage.

Se retrouver en pleine nuit, dans la montagne, avec le ciel au-dessus de la tête et le vide sous les pieds, c'est quelque chose qui doit être fascinant, mais en même temps qui doit effectivement déclencher une sorte de peur viscérale, à cause peut-être de ce sentiment d'étrangeté absolu entre la dimension humaine et celle de la nature. Le

théologien Rudolf Otto (1869-1937) a décrit le Sacré comme une structure émotionnelle a priori, le numinosum (du latin numen, « dieu ») où la conscience a l'impression d'être conditionnée par une force indépendante de sa volonté. D'un côté, le « numineux » serait relation à un mysterium tremendum, sensation d'effroi panique devant une grandeur incommensurable ou une puissance souveraine ; d'un autre côté, il serait appréhension d'un mysterium fascinans, s'exprimant par des forces d'attraction vers quelque chose de merveilleux et solennel. Ce frisson Sacré évoque toujours la présence d'une énergie, de quelque chose de « tout autre », qui arrache l'homme à lui-même et le trouble. Otto désigne toutes ces expériences comme numineuses, parce qu'elles seraient provoquées par la révélation primordiale d'un aspect de la puissance divine. Qu'en penses-tu ?

Oui, il y a de ça.

Il y a quand même une grandeur dans la montagne et le fait de grimper a quelque chose de grandiose, même si la peur est toujours là. On est dedans. Je pense qu'une part de cette grandeur, on doit l'absorber en se projetant dessus.

C'est un univers où tu donnes le meilleur de toi. C'est aussi une mise à nu, comme quelque chose qui te décape. Moi en montagne, il m'est arrivé de pleurer, d'avoir une émotion extrêmement forte. C'était lié au fait que j'arrivais au sommet, j'étais dans un état d'extrême sensibilité. On se retrouve un peu comme un enfant...

Pour revenir à l'expédition au Chili, tu m'as dit tout à l'heure que vous aviez passé neuf jours sans redescendre. Tu peux décrire les conditions pratiques. Par exemple, comment faites-vous pour dormir ?

Dans des parois très raides, on a des couchettes ou « portaledge ». Ce sont des lits de camp fait avec des tubes d'aluminium qui peuvent se plier. Tu peux les mettre à-peu-près où tu veux pour dormir. Avant il existait d'autres systèmes comme les hamacs, mais c'était extrêmement inconfortable. L'avantage du portaledge, c'est qu'il est plus rigide et tu peux installer une tente dessus...

Mais le portaledge tient comment ?

Tout ça tient à l'aplomb dans le vide... Ca peut paraître incroyable, mais je dis toujours que ce qui est compliqué, ce n'est pas de dormir, c'est de grimper ! Dormir dans un portaledge, c'est à la portée de n'importe qui.

Il y a quelque chose d'assez intéressant avec le portaledge, c'est que quand tu installes la tente, tu ne vois plus l'environnement. Tu te retrouves dans une espèce de petite bulle où cette membrane de nylon te sépare du monde et du vide. Tout devient beaucoup plus rassurant. Je me rappelle des matins où l'on se trouvait dans cette bulle à prendre le petit déj « au lit », un peu plus au chaud, à deux, avec un entourage à ton échelle, et ce moment où tu finis par soulever la tente, et cet environnement qui te saute à la figure ! Tu te retrouves alors dans un univers démesuré et à 500m du sol. Tu te sens rien. Tu es tout petit...

A quoi tu penses à ce moment là ? Qu'est-ce que tu te dis ?

Rien. Tu prends sur toi. Tu es là pour grimper. Mais c'est aussi une habitude. C'est quasiment le quotidien de ma vie d'être accroché à une corde. Il faut savoir qu'il y a tout un ensemble de gestes techniques qui s'apprend, qu'on intègre et qui deviennent complètement naturels. Ce bagage technique t'aide et te structure. Tu sais que le mousqueton, il faut le mettre comme ça, le jumard comme ceci, etc. Et puis tu as confiance. Tu fais tout ça depuis des années.... Plus que la technique elle-même, ce qui est important, c'est le sentiment de maîtriser, car c'est ça qui te permet de garder un certain équilibre dans un environnement hostile et une situation très pénible. Cette comparaison peut paraître un peu bizarre, mais c'est comme quand tu conduis une voiture... Tu sais que tu peux te tuer au moindre écart en roulant vite, mais ton psychisme l'accepte parce que, en toi, il y a un autre élément qui est la maîtrise et la conscience de cette maîtrise, c'est-à-dire le fait de savoir que l'écart tu ne le feras pas. C'est très important quand tu grimpes. Tu ne grimpes pas dans l'incertitude, il n'y a pas de notion de probabilité dans ta tête où tu te dis : « Je vais peut-être tomber dans les minutes qui viennent... ». Ou alors, si tu vas tomber, tu le sais. Parce que tu sais que le mouvement suivant est aléatoire, et que si tu le fais, il y a la chute au bout...

Cette maîtrise est un élément clé et quand tu sens cette maîtrise là, psychiquement, tu tiens.

Maintenant, j'aimerais qu'on parle de la relation entre vous trois durant cette expédition.

Par exemple : Au fur et à mesure que tu grimpes, tu te retrouves de plus en plus seul ou de plus en plus à trois ? Autrement dit, la difficulté augmentant, la séparation entre vous augmente-t-elle en proportion ou inversement ?

(long silence, hésitant)

Un peu les deux en fait. *(silence à nouveau)*. Ca dépend. Ce n'est pas si simple. C'est variable. C'est sûr, pour parler un peu en général sur des choses que j'ai vécues, il peut y avoir un côté extrêmement fort, un genre de fusion, ce que certaines personnes ont peut-être vécu à la guerre comme « camarades de combat ». Il est vrai que ce vécu donne du sens à une relation. C'est un peu toute la mythologie de la cordée : on s'attache ensemble. Mais il n'y a pas que ça... Quand on affronte des grandes difficultés pendant plusieurs jours, il y a aussi un côté où tu es tout seul. En Patagonie, la barrière de la langue nous isolait encore davantage. Je ne connaissais pas Gaby et à cause de la langue, nous ne pouvions pas réellement communiquer. Ce qui est aussi particulier à une « expé » de ce type, et qu'on ne retrouve pas forcément au cours d'une ascension dans les Alpes, c'est son inscription dans la durée. Il y a une usure, tu es en montagne tous les jours dans un univers difficile. Tu dois cohabiter avec deux autres personnes, et il y a forcément des moments où tu en a marre. Si tu veux t'isoler, tu ne peux pas...

Il peut y avoir des engueulades ?

Oui. Oui. Il ne faut pas du tout imaginer que tout est rose ! Tu t'engueules... Il y a des choix à faire, il faut décider comment il faut faire ceci ou cela, et on est pas forcément d'accord sur la façon de fonctionner.

Cette expédition plus qu'une autre ?

Moi, je pense que par rapport à la moyenne des « expé », ça s'est assez bien passé... Après dans les faits, on s'est engueulé. Il y a eu des tensions. Notamment par rapport au choix de l'itinéraire. En fait, au départ, on croyait que cette parois était vierge de toute voie, mais une fois arrivés sur place, on s'est aperçu qu'il existait déjà des voies. Là où l'itinéraire paraissait le plus logique, la voie avait déjà été ouverte. Il existait une autre possibilité, mais c'était quelque chose de plus dur et le rocher était mauvais. Personnellement quand j'ai vu ça, j'ai dit aux deux autres qu'il fallait changer de montagne, qu'il y avait une autre possibilité d'ouverture sur une parois qui était plus à gauche. Mais Leslie et Gaby sont restés sur le projet initial. Leslie ne voulait pas changer. Je ne sais pas pourquoi. Il avait l'impression que changer, ce n'était pas bon en soi, que si l'on commençait à se mettre dans une dynamique où l'on modifiait le projet, c'était mauvais. Il était accroché à ça... Moi, j'étais persuadé que si l'on partait sur ce qu'ils voulaient faire eux, on n'arriverait pas au sommet. Du coup, pour moi, au début, ça a été dur, parce que j'étais convaincu qu'on irait pas au sommet. Il y avait des chances qu'on fasse tout ça pour rien. Mais je les ai suivis... Dans les Alpes pour faire une voie, s'il y en a un des deux qui ne veut plus y aller, tu redescends, et puis le week-end d'après, tu y retournes, mais là, si un seul renonce, sachant que Gaby ne grimpe pas en tête, le projet est foutu. Je suis donc resté avec eux. Mais au début, je n'étais pas très moteur. J'ai pris ma part du boulot, mais j'ai un peu traîné la patte. Je me suis vraiment réveillé quand, en fait, j'ai vu qu'on allait y arriver. Par contre, la journée du sommet, je me suis vraiment défoncé. J'ai retrouvé cette énergie qui te porte, une motivation extrêmement forte, quelque chose où tu as l'impression que rien ne va t'arrêter. Quand tu te rapproches du sommet, il y a comme une force d'attraction. Tu es là pour ça depuis un mois, voire des mois, et puis tu te rends compte que « ça y est ! » Alors quoi qu'il arrive, tu te dis : « je vais y aller ! » Tout se tend vers cet objectif final. C'est particulièrement vrai dans des ascensions longues, parce que dans ce type d'ascension, le sommet reste un objectif abstrait, parce que tu es tout en bas, très loin de lui. Mais à un moment donné, tu passes au concret, tu te rends compte que la montagne, elle a quand même un sommet ! Et c'est vrai alors, qu'à ce moment là, tu éprouves une sensation d'un peu de toute puissance... Je me rappelle de la fin de l'ascension, je voyais la nuit tomber, des flocons commençaient

à papillonner, mais je n'étais pas inquiet. Je me disais : « De toute façon maintenant, on y passera la nuit, mais on y arrivera au sommet ! » Cette pensée prend complètement le pas sur le reste. C'est irrésistible. Quand l'objectif est là, tout le reste s'efface. Tu es aspiré. Malgré toi. C'est la partie extrême de l'engagement, non seulement tu n'es plus dans l'idée du retour possible, mais tu ne penses même plus à ce retour, tu pense seulement à atteindre le sommet. C'est obsessionnel !

Tout se passe dans la tête, mais quel est le lien avec le corps ?

Le corps le vit comme il peut, et pas forcément bien.

En Patagonie, il ne fait pas très froid, mais il fait très humide. La température devait être autour de zéro. Beaucoup de vent, des vents d'ouest, des perturbations...

Mais s'il y a une chose que l'alpinisme apprend quand même, c'est la domination de l'esprit sur le corps. C'est le résultat de mon expérience personnelle. L'esprit arrive à dominer le corps à un point qui est assez incroyable. Tant qu'on s'est trouvé dans la paroi, je n'ai pas eu tellement l'impression de sentir mon corps. Il y a un seul jour où j'ai eu extrêmement froid, mais sinon la plupart du temps, tout allait bien. Et je pense que c'est complètement psychologique. Le jour du sommet, le jour où je me sentais le mieux, je grimpais en tête avec des chaussons d'escalades qui contrairement aux grosses chaussures de montagne ne sont pas chauds, mais par contre, les sensations sont meilleures parce que le pied est très près du rocher. A la fin de l'ascension, il ne faisait pas très beau, il neigeait. Le terrain devenait plus facile, et par endroit, il y avait des vires où je marchais dans la neige. Quand je regardais ces chaussons marcher dans la neige, j'étais très inquiet, mais en même temps, j'avais chaud aux pieds. J'associe ça à cette espèce d'euphorie, d'état qui te porte. Personnellement, je ne pense pas que je résiste au froid de la même façon quand je suis chez moi que quand je suis en train de grimper, là où tu mobilises psychiquement tes ressources pour atteindre le sommet...

Justement à propos, est-ce que vous aviez décidé à l'avance qui atteindrait le sommet en premier ?

Non. Ce n'était pas décidé. Dans notre cas, les choses se sont passées de la façon suivante : le dernier jour, Leslie a fait une longueur en tête, et puis je suis passé devant. C'était un peu moins raide. L'escalade était un peu plus facile, donc on accélérail le mouvement... Mais dans la première longueur que j'ai fait en tête, en voulant aller vite, j'ai balancé un gros caillou sur l'épaule de Leslie. J'avais une sangle accroché au baudrier qui formait une boucle, et en grimpant, elle a accroché une pierre un peu prégnante. J'ai senti une résistance et, j'ai tiré, pensant que quelque chose s'était accroché, mais, à ce moment là, le caillou s'est décelé et il est tombé plusieurs dizaine de mètres plus bas sur l'épaule de Leslie. Il avait très mal et ne pouvait plus grimper en tête. Gaby, lui, était un peu vidé psychologiquement et s'est arrêté là. Avec Leslie, on a donc continué tous les deux. Il a grimpé en second et s'est accroché pour aller au sommet. Il souffrait énormément.

Je suis arrivé au sommet dans une espèce de semi clarté. J'ai du arriver vers 23 heures. C'était l'extrême crépuscule. Leslie a dû arriver presque une heure après. Je l'ai attendu au sommet. Il faisait nuit.

C'était comment le sommet ?

Une espèce d'arête. Des gros blocs de rocher. Voilà...

Je me suis assis et j'ai attendu Leslie qui montait sur la corde au jumard. (*silence*)

Je n'ai pas eu de pensée bien particulière. Je me disais qu'on en avait terminé, et je pensais surtout qu'il allait falloir redescendre. Il y a beaucoup d'accidents qui arrivent à la descente. Je ne pensais qu'à ça. On était extrêmement fatigués. Tu dois vraiment concentrer toute l'énergie qui te reste pour redescendre en faisant attention à ne pas faire d'erreur. (*silence*) On descendait en plus dans la nuit. Le noir partout... Et nos lampes n'éclairaient pas beaucoup. On a finalement pu rejoindre nos portaledges qui se trouvaient plusieurs centaines de mètres plus bas. Une fois couchés, tu peux commencer à te relâcher.

Le lendemain soir, sous la tempête de neige, on a pu enfin mettre un pied à terre. J'ai alors vraiment ressenti une extrême fatigue. Quand tu te décroches de la corde, ça te tombe dessus. Tu te sens soulagé, c'est fini. Tu n'en peux plus.

Le lendemain matin de l'entretien :

Stéphane me parle spontanément de cette situation qu'il avait du affrontée lors de son départ pour la Patagonie. Son grand-père était sur le point de mourir. Une personne dont il était très proche. Leslie et Gaby n'étaient pas au courant.

Stéphane :

J'y ai pensé tout le temps... (*silence*) On devait partir le 5 ou 6 janvier. Je suis allé voir ma famille pour les fêtes de Noël. Mon grand-père n'allait pas bien du tout, il ne mangeait plus. Il avait envie de s'en aller...

Je suis parti avec ça dans la tête. Il y avait de la culpabilité. Et je savais en plus que je ne serais même pas joignable. C'était une *séparation* forte.

J'étais loin de chez moi, loin de lui, de là où il se trouvait. J'étais dans un environnement dangereux, la mort était là dans mon inconscient. Et consciemment, je me disais qu'avec un peu de chance, il serait toujours là quand je rentrerai.

A cause de ça, tu as eu envie de presser l'expédition ?

Oui. Voilà. Ce n'est pas très bon... Et puis tu te dis, il faut surtout qu'à moi, il ne m'arrive rien. C'est quelque chose qui est pesant. (*silence*)

C'est complexe, il y a ce grand-père et son décès que je savais proche, et puis il y avait aussi le désir de grimper, de réaliser quelque chose.

Tu as pensé à ton grand-père au sommet ?

Au moment où on est arrivé au sommet, franchement, je ne me rappelle pas si j'y ai réellement pensé. Peut-être que j'y ai pensé, mais... J'avais l'impression d'avoir l'esprit vide ou alors d'avoir des pensées un peu absurdes, je pensais à des détails insignifiants, des rendez-vous que j'avais, des choses à faire à la rentrée... (*silence*) Je me rappelle vraiment la dernière longueur que j'ai faite, juste avant d'arriver sur l'arête. Il y a de la fatigue, de la neige, les rochers sont moins

compliqués... Je me rappelle aussi de Leslie qui arrive. C'est la nuit. On se regarde, ça dure une dizaine de secondes. On est figés, mais on ne parle pas. Et puis, il y a toute la technique qui reprend le dessus. Il faut qu'on pose un rappel, où le mettre ? Est-ce qu'on laisse ce mousqueton ? Etc.

Mais, c'est peut-être le seul sommet où les choses se sont passées de cette façon. (*silence*) Ce que j'ai vécu ici ne ressemble à aucune autre de mes expéditions...

Quand je suis rentré, mon grand-père n'était plus là.